

PROLOGUE

Dans le royaume d'Ubu, le roi s'est réveillé un matin l'esprit préoccupé par une question aussi absurde que pertinente : le jardin de Sa Majesté n'était-il pas trop beau ? Fleurs et légumes s'y mélangeaient en une admirable composition, les plus doux fruits poussaient en espalier et une eau cristalline coulait de sa fontaine. C'était un si joli jardin que beaucoup le jalousaient, surtout l'Oncle S et Grande BéQu. Par malveillance, tous deux suggérèrent au souverain d'organiser une grande fête de Mardi gras au cours de laquelle les convives éliraient le roi des Fols, Monsieur Modial. Le jour venu, chacun arborait un costume multicolore et festoyait de bon cœur. Le roi Ubu et sa cour croisèrent Monsieur Tax-Imp, couvert de papiers bleus, jaunes et verts, sur lesquels on déchiffrait additions et soustractions. Enchaînés à lui, se traînaient les *encartés*, des hommes-sandwichs prêts à être consommés qui affichaient, derrière comme devant, d'immenses cartes rectangulaires couvertes de symboles kabbalistiques, de petits drapeaux et

de sigles dorés. Un peu plus loin, se tenaient les *dignitaires*, disciples aveugles du roi des Fols. Tous brandissaient la même médaille, sur laquelle deux « R » entrelacés surmontaient une statuette sans bras ni tête. Autour de Monsieur Modial, se rassemblaient des représentants de la Grande Roue. Celle-ci ne pouvait guère fonctionner : sa mécanique tirait à hue et à dia, grinçait tel un volatile souffreteux, à tel point que certains la surnommaient le « Geais Vin ». Tous ces convives péroraient en empruntant le chemin qui menait au volcan. Les tréteaux sur lesquels se jouait la dramaturgie flottaient sur le magma. Au centre des planches, se trouvait une maison aux fanaux rouges vers laquelle le roi des Fols et ses sbires poussaient les encartés pour les y enfermer. Tous s’y engouffraient : du petit commerçant à l’artisan, en passant par le paysan et le col blanc. À la fin du défilé, ces messieurs du Geais Vin barricadèrent le logis pour prévenir toute échappée et bannir la moindre perception du réel. Par précaution, ils déversèrent des charrettes entières de choux de Bruxelles pour colmater les trous de la toiture. Parfois, ils autorisaient un Monsieur Trust, arborant un panama grand comme une cheminée, à pénétrer dans la maison pour étrangler lentement un encarté, jusqu’à lui faire cracher un jet de pièces de « Rots ». Ce cocasse divertissement, inventé en son temps par un certain Monsieur Monnaie, réjouissait les impétrants. Mais la majeure partie de la population du royaume d’Ubu en était privée : les dignes mendiants, les nobles ramasseurs de chaume et les jouvenceaux en tout genre restaient sur la rive

pour assister au spectacle. Profitant de ce hourvari, Monsieur Modial, l'Oncle S et la Grande BéQu se rendirent au jardin du roi et y déversèrent trois grands sacs d'où s'échappa un troupeau de taupes. Le talpiné n'aimant guère la lumière, les bêtes s'enfouirent aussitôt sous terre. Après quelques mois, les légumes royaux dépérèrent, les fruits s'asséchèrent, les fleurs fanèrent. Le roi Ubu ne s'en étonna même pas. Il reçut la visite de Monsieur Modial qui racheta son pré carré pour une bouchée de pain, parcelle après parcelle. Désormais, Ubu se sent heureux : le voici pareil aux autres. La mission de nivellement s'est achevée. Un nivellement au plus petit dénominateur commun, comme disent mathématiciens et astrologues. À moins que ce ne soit le plus petit *dominateur* commun ? « À présent nous avons plus d'expérience et remarquons que ce qui fait rire les petits enfants risque de faire peur aux grandes personnes », écrivait Alfred Jarry.

Condamnés ?

Tel est notre pays, tel est notre monde. Une sinistre comédie où l'être humain n'est plus que le pion d'un jeu de Monopoly planétaire. La France, elle, s'asphyxie dans un marécage. Tant de gouvernements se sont succédé en promettant des lendemains qui chantent avant de décevoir ceux qui les avaient portés au pouvoir. « L'avenir n'est plus ce qu'il était », disait Paul Valéry. Le présent non plus. Le plus désespérant n'est sans doute pas de voir sa maison s'effondrer, mais d'y assister sans réagir. Peut-être

serait-il enfin temps de nous interroger : vers quoi allons-nous ? L'avons-nous décidé ? La robotisation, la vitesse sans cesse décuplée, les réseaux sociaux, l'excès d'orgueil : toutes ces choses qui devaient rendre le monde meilleur ne nous ont-elles pas plutôt entraînés dans une impasse ? Qu'est-ce que ce « progrès » sinon une course sans fin à la consommation ? La vie de l'homme est-elle condamnée à se résumer à ça ? Décider de son existence n'est pourtant pas une illusion. Œuvrer pour l'avenir de sa patrie n'est pas réservé aux puissants. Changer le destin n'est pas un fourvoisement. Mais pour agir, encore faut-il regarder la réalité en face.

Quel doit être le rôle d'un gouvernement ? En priorité, il devrait remettre le pays au travail, pour rendre à chaque Français sa dignité dans l'accomplissement d'une activité enrichissante et rémunératrice. Il devrait protéger la population des menaces physiques et identitaires, assurer la sécurité des personnes et des biens, combattre sans complaisance les idéologies barbares. Un gouvernement devrait aussi insuffler à chacun la responsabilité qui lui incombe et qu'il peut assumer au sein de la communauté. Nos dirigeants devraient tout entreprendre pour redonner à notre pays sa richesse, dans tous les sens du terme. Grâce à cette force recouvrée, nos gouvernants permettraient alors à la France de reprendre sa place dans le concert des nations. C'est l'affaire de tous, à condition que ceux qui nous dirigent daignent donner l'exemple et éclairer les Français sur la voie à emprunter. Or, il semble que le royaume d'Ubu ne prenne guère cette direction.

Qu'est devenue la démocratie? Des personnalités politiques promettent des réformes auxquelles elles ne croient pas, des citoyens de moins en moins nombreux leur confient le pouvoir par leur vote, puis les élus brassent du vent en mettant en œuvre des mesurette qui n'apportent aucune réponse aux problèmes du peuple. Et à l'élection suivante? On recommence! Ce jeu de dupes perdure depuis si longtemps que l'on ne s'en étonne même plus. Sauf qu'à force de se cacher les yeux pour ne pas voir les urgences, le réel se craquelle, les maux se propagent, le chaos se précise. Il y avait le chômage, la misère, la colère, la violence. Puis il y eut aussi la barbarie, les attentats, la peur, la haine. Les autruches politiciennes ont eu la décence de reconnaître que l'heure était « grave ». Elles nous ont annoncé des mesures plus grandes qu'elles. Elles ont pris un air à la fois martial et compassionnel pour nous assurer que « rien ne serait plus comme avant ». Et puis... tout est redevenu comme avant, en pire peut-être.

L'intérêt général est bafoué, l'intelligence est foulée aux pieds, la nature est massacrée, les valeurs sont méprisées, l'instruction est martyrisée, la souveraineté de notre pays est cédée à des pouvoirs mondialisés. Sans oublier cette idéologie sectaire et rampante qui tente d'étouffer nos racines chrétiennes, petit à petit et pour toujours. Une grande partie de la jeunesse de France l'a bien perçu et lutte pacifiquement. Comment réagissent les pouvoirs publics? La police interpelle systématiquement les Français qui revendiquent leur identité profonde et ancestrale, tandis que des criminels courent les rues. Ces derniers, les

pauvres, seraient victimes de la société qui refuserait de les comprendre... La partie pourrait sembler perdue d'avance mais elle ne l'est pas. La fatalité n'existe que si nous nous soumettons à elle. N'ayons pas peur de le dire et de le penser : le remède sera spirituel. À la source de nos plus beaux monuments médiévaux se trouve l'aspiration au dépassement de nos limites. À l'origine de nos meilleures institutions est la poussée impérieuse de la charité fraternelle. La France ne fait rien de grand au nom des seuls avantages matériels. Elle se nourrit de symboles et ne sait tendre qu'à l'absolu. Avec humilité mais avec fierté, au nom de ma lignée et au service de notre pays, il est de mon devoir de le rappeler.

Au cours de mon existence, j'ai eu l'occasion d'exprimer mes convictions et de proclamer mes valeurs. Ma quête intellectuelle n'a guère varié et j'ai pu constater à quel point elle s'avérait de plus en plus nécessaire face aux maux du nouveau millénaire. La gravité de la situation ne permet pas de rester spectateur. À l'heure où les peuples de France semblent plus désorientés que jamais, je veux faire entendre ce en quoi je crois.

LA MISSION DE NOTRE DYNASTIE

Je me suis toujours considéré comme un humaniste, jamais comme un homme politique. Un héritier de la famille de France possède certes des droits, mais avant tout des devoirs. L'idée que l'on se fait d'un descendant d'une lignée royale est souvent faussée. Je ne suis pas un monarque mais un homme qui cultive la terre. Dès mon enfance, j'ai travaillé dans la ferme familiale au Portugal. J'y ai appris l'assolement triennal, selon lequel on cultive du blé durant un an avant de semer l'année suivante des plantes azotées, comme le trèfle, puis on laisse une autre année la terre en jachère en y faisant brouter les bêtes qui fertilisent le sol grâce aux engrais naturels. J'ai labouré avec la charrue et les bœufs, fauché avec la faucille puis la faux. Je n'ai jamais perdu le coup de main. Lorsque j'étais âgé d'une cinquantaine d'années, à l'occasion d'un week-end chez des amis qui souhaitaient aménager un pré, je me suis levé à quatre heures du matin pour faucher. À la ferme familiale, j'ai aussi été formé à la traite des vaches

et à la récolte du miel. Cette dernière tâche était sous mon entière responsabilité dès mes premières années. Il s'agissait d'enfumer légèrement les abeilles pour les rendre moins agressives, de récupérer le miel dans la partie haute de la ruche, en passant les rayons dans une centrifugeuse. Lorsque j'avais dix ans, en raison d'un mauvais travail scolaire, j'ai été privé de vacances par mon père et contraint de travailler en cuisine. Dans ma jeunesse, j'ai aussi été initié à de multiples activités manuelles, dont la menuiserie. J'ai notamment appris que la colle des menuisiers était fabriquée à partir d'os que l'on cuisait pour les ramollir avec quelques ingrédients afin d'obtenir une glu des plus efficaces.

Ma famille a toujours eu pour préoccupation d'être utile à la France. Du temps de mon père, le président de Gaulle encouragea cette aspiration. Mon père a entretenu une longue relation avec le Général entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début de la V^e République. Durant les événements d'Algérie, de Gaulle confia à mon père une mission diplomatique confidentielle pour laquelle il se rendit dans plusieurs capitales du monde arabe. Moi-même, à l'issue de mes années de service dans l'armée en Afrique du Nord, je rejoignis à la demande du chef de l'État une unité spéciale au sein de la Défense nationale : la cellule de coordination du Renseignement. En 1959, alors que je n'étais qu'un petit lieutenant, je fus ainsi convoqué par de Gaulle à l'Élysée. Je me souviendrai toujours de ma surprise lorsque l'homme du 18 Juin se leva pour m'accueillir :

« Je suis content de vous revoir, monseigneur. » Le président me proposa alors de travailler auprès de lui, en tant que chargé de mission à l'état-major de la Défense nationale. Par la suite, j'ai souvent revu le Général, dans le cadre de mes fonctions ou lors de chasses dans les Yvelines auxquelles j'étais invité en compagnie de hauts dirigeants politiques et industriels. Des moments propices aux confidences. Malgré moi, je devins une sorte d'agent de liaison entre le président et mon père, alors comte de Paris. Une tâche qui se révéla souvent compliquée. À cette époque, une partie du milieu mondain préjugait que de Gaulle serait susceptible d'agir pour un retour de la royauté. Je pus constater que mon père croyait lui aussi en cette perspective. Je savais que ce n'était qu'une illusion et je fus contraint de le lui dire. Le président de la République n'avait pas tenu les promesses qu'il m'avait faites, notamment de me nommer en ambassade, il était donc certain qu'il ne tiendrait pas celles qu'il avait faites à mon père. En 1962, à la fin du conflit algérien, je quittai le cercle présidentiel pour rejoindre le 4^e régiment des hussards en Allemagne, avant d'intégrer la Légion étrangère où je servirai entre 1963 et 1968. Après mon départ de l'armée, je commençai une carrière civile avec un premier poste au Crédit Lyonnais. Dans les années qui suivirent, j'ai été amené à travailler à l'étranger pour développer la banque en Espagne, en Iran, en Italie ou au Maroc. Je n'ai jamais eu la prétention d'être un grand technicien bancaire. Mes qualités professionnelles ont toujours plus porté sur la relation humaine. Cette disposition

m'a permis d'être performant dans mon travail, elle m'a aussi donné l'occasion de rencontrer des gens passionnants, comme le roi Hassan II, qui était de ma génération. J'ai toujours su me lier avec des gens venus de tous horizons et de tous milieux, peu importe qu'ils partagent ou non mes convictions. À Paris, j'ai ainsi entretenu d'excellentes relations avec une collègue du Crédit Lyonnais du nom d'Arlette Laguiller.

Conjuguer le verbe servir

Se mettre au service des autres est une notion qui s'apprend par l'expérience. Dans les années 1950, lorsque j'étais aspirant guide de haute montagne en Suisse, j'eus dans ma cordée, et donc sous ma responsabilité, ma sœur Isabelle. Notre guide, Roger Parisod, traçait quant à lui la voie pour mon frère François et ma sœur Héléne. Après avoir gravi les arêtes des aiguilles du Tour, nous devions rejoindre le glacier. Face à nous, la rimaye était impressionnante. Cette première crevasse entre névé et glacier comptait cinq mètres entre chaque lèvre, telle une bouche béante et insondable. Il suffisait d'un élan et nous atterrissions en contrebas. Roger, François et Héléne étaient déjà sur l'autre bord. Isabelle, tétanisée, se révéla incapable de sauter. Mes paroles ne parvenaient ni à la rassurer ni à lui faire franchir le vide. Notre guide m'a alors lancé une corde que j'ai nouée à la taille de ma sœur, tel un cordon ombilical. Sur un signe de Roger, j'ai poussé Isabelle, tandis qu'il tirait de son côté. Elle atterrit sans mal près de

l'autre cordée, heureuse d'avoir surmonté sa peur. Elle me remercia de lui avoir rendu son énergie.

Quelques années plus tard, lors de la « guerre » d'Algérie, j'ai reçu un renseignement m'indiquant qu'une troupe de *fellaghas* devait attaquer de nuit une ferme gardée par trois de mes hommes. Je réunis le reste de mon peloton afin d'expliquer le rôle de chacun durant l'embuscade que je comptais mettre en place pour protéger leurs camarades. J'ai également prévenu par radio les gardiens de la ferme, afin qu'ils ne tirent pas dans notre direction lorsque le feu se déclencherait. C'était une nuit où aucune étoile n'éclairait la Terre. J'allais de l'un à l'autre pour leur insuffler du courage, leur indiquer où tirer, leur démontrer que les balles ne pouvaient les atteindre puisque j'étais à leurs côtés. Ce fut bref mais intense. Mon peloton ne compta aucun blessé et les gardiens de la ferme s'en sortirent indemnes. Servir signifie montrer l'exemple, parfois avec témérité. C'est aussi savoir calculer les risques, tout en conservant le respect de ceux dont on est responsable, quelle que soit leur faiblesse ou leur bravoure. Au niveau suprême, celui de l'État, servir suppose des qualités que l'on ne nous enseigne plus à l'école. Encore moins à l'ENA, où l'on formate des intelligences dans un sens unique : soumettre des rats de laboratoire à une obéissance toute-puissante. Pour chaque erreur, une décharge électrique les remet dans la voie que l'on considère être la seule acceptable pour sortir du labyrinthe. Devenir adulte et maître de sa propre destinée, mais aussi de celle de tout un peuple, exige pourtant de remettre en question ses

principes pour viser au plus près l'intérêt général. Nous sommes aujourd'hui les otages d'un étrange spectacle : notre société croit avoir trouvé la liberté, mais elle se comporte, dans certains domaines, pire encore que du temps où l'on ignorait que la liberté puisse exister. L'appétit du pouvoir et de l'argent est devenu le seul moteur de l'ambition. Nous assistons au développement de tous les fanatismes, de toutes les escroqueries, à la prolifération des mafias, au manque généralisé de tolérance et de compréhension d'autrui, à des actes provocateurs, à la disparition du goût, de la mesure, de la réflexion sur le présent et sur l'avenir. Nous sommes en proie à un chaos qui génère la fuite de tous ceux qui seraient prêts à aider un peuple en désarroi.

Le service de la France et des Français est une exigence de tous les instants, une sorte de sacerdoce. C'est aussi une tâche constante d'être à l'écoute du pays et de ceux qui le peuplent. Cette mission impose de prévoir et d'anticiper, tant qu'il est encore temps, les mutations dont l'urgence est flagrante. La vie est un parcours initiatique, ne pas le comprendre est une échappatoire qui risque de nous conduire dans le mur. Le fondement d'une vraie politique au service du prochain repose sur une éthique, non sur une idéologie. C'est une responsabilité supérieure, une méditation avant l'action, une ouverture du cœur. À ce niveau, servir et aimer sont complémentaires. Ceux qui travaillent, qui créent de la richesse pour le pays à quelque niveau que ce soit, doivent comprendre qu'il faut renouveler sans cesse

les outils de la modernité, comme le schéma du rapport à autrui. Les impôts, lorsqu'ils deviennent confiscatoires, plongent inéluctablement le pays vers la disette et la pauvreté. Ils n'aboutissent qu'à la mort, à la révolte ou à la révolution. Depuis 1789, nous savons pertinemment que les privilèges ont tué la France. Aujourd'hui, de nouveaux privilèges risquent de l'étouffer, car ceux qui les détiennent sont manifestement tentés de se servir plutôt que de servir. L'héritage est un passé qu'il faut transformer en lendemain. L'avenir se construit au quotidien : il est fondé sur la connaissance de ce qui est advenu et la compréhension de ce qui survient. C'est une construction de tous les instants, un discernement de tous les paramètres qui composent notre pays. Il est essentiel de bien connaître la France : son histoire, sa géographie, sa géologie, ses climats, sa faune, sa flore, ses connexions avec le monde. Mais avant tout, il faut connaître les êtres humains qui la peuplent, ne rien ignorer de la manière dont ils pensent, agissent, construisent, détruisent, souffrent ou se réjouissent. Comme il faut connaître les courants de pensée qui irriguent la France d'hier et d'aujourd'hui, ceux qui poursuivent leur chemin contre vents et marées dans leurs pires excès comme dans l'amour de la patrie. Une telle connaissance ne peut être seulement livresque, elle demande à être aiguisée sur la pierre du terrain et taillée par la confrontation à la réalité. C'est seulement ainsi que l'on peut aimer ces peuples de France, aussi attachants et divers que complexes. Cette quête ne cesse jamais car la loi de la nature fait que tout évolue. Le destin – ou plutôt la mission

– d’un prince de France, *a fortiori* du chef de la maison royale de France, est de devenir l’incarnation de cette symbiose avec les peuples de notre pays. Une telle affiliation doit lui permettre, si tel est son destin, d’assumer l’équilibre nécessaire entre le passé – la tradition – et l’avenir – la modernité. Un prince de France ne peut choisir l’avant contre l’après, l’ancien aux dépens du nouveau. Il n’opte aucunement pour une France contre l’autre, il ne l’a jamais fait. Voudrait-on que nous abandonnions le principe de notre mission ? Que nous délaissions le souci de tous pour vaquer au confort de quelques-uns ? Que nous négligions les aspects de l’Histoire qui incommode ? Que nous refusions d’entendre les questions douloureuses qui se posent à la France et aux Français ? Notre mission n’a pas changé : elle consiste à répondre à l’espérance de justice, à traduire les exigences de la dignité, à rappeler aux Français leurs responsabilités vis-à-vis de notre communauté. Notre mission nécessite aussi d’accompagner les conquêtes menées par l’énergie collective et par les intérêts particuliers, de tenir lieu de témoin et de médiateur au titre de la royauté de l’homme, celle de chacun.

Comment nous relever ?

Certaines dates restent à jamais gravées dans nos mémoires. Le 21 janvier 2013, en revenant de l’émouvante messe de *Requiem* pour Louis XVI et la famille royale de France, je me suis aperçu que notre amaryllis, pourtant endormie, s’était réveillée pour

donner naissance à deux fleurs pourpres, comme le sang versé du roi et de la reine. J'ai aussi distingué un bouton tendre et vert, tel le petit roi emmuré, mort parmi ses déjections dans la prison du Temple. Les extrémistes de 1793 ont tué le père, assassiné la mère et laissé mourir l'enfant. Au fil des siècles, nombreux sont les Français qui se sont sentis orphelins. À l'image de cette amaryllis, les lys de France reflouriront peut-être, mais nul ne sait l'heure ou le jour. Face aux difficultés, aux incertitudes et aux misères engendrées par les crises qui se succèdent depuis trop longtemps, s'ajoute désormais une angoisse ontologique. Qui sommes-nous? Quelle est notre place dans le chaos actuel? Notre visage ne se reflète même plus sur le miroir du passé. Ceux qui nous ont précédés sont déjà gommés de la mémoire. Et l'abandon volontaire de l'enseignement des fondamentaux de notre histoire n'est pas le seul en cause. Après l'illusion brisée d'une croissance matérielle infinie, après l'exaltante découverte d'une liberté qui paraissait sans limites, voici les Français seuls face à eux-mêmes, contemplant leur image virtuelle sur le Grand Ordinateur. Chacun édicte sa loi, définit ses propres règles de conduite, tout en subissant depuis l'enfance une incessante compétition qui s'étend à toutes les strates de l'existence. Une compétition où seuls les plus forts et les plus riches peuvent survivre. Nous sommes désemparés, perdus dans un monde où aucune réponse n'est là pour guider notre quête de sens. Ni la science, ni la raison, ni les idéologies politiques, ni le simple bon sens, ne peuvent apporter d'apaisements. Il n'est plus de main qui se tende vers

l'autre, plus un bras pour consoler, plus une épaule où reposer sa tête. Juste un immense sentiment de solitude qui surgit d'un décor artificiel où l'on prétend s'amuser. C'est ainsi que revient le temps des peurs collectives : peur de l'autre, peur de l'épidémie, peur du lendemain. Ce sont des peurs auxquelles on tente d'échapper en se réfugiant dans des sectes de pacotille et manipulatrices, en s'octroyant une identité mythique ou en projetant sur n'importe quel bouc émissaire la violence dont on est victime. Depuis près de deux cent trente ans, la France a fait maintes fois l'expérience de ce retour de boomerang. En recherchant une transcendance vers le haut, nous avons fabriqué de redoutables idoles. Par la quête d'autorité, nous pourrions sombrer dans la dictature, sinon dans la terreur. Niant toute hiérarchie, nous avons vu s'imposer de sombres caricatures. À la poursuite de la tradition, nous avons été abusés par la prétention des apparences. La France reste déchirée par ces mouvements désaxés, elle s'égare par des dérives déboussolées. Pourtant, notre pays est suffisamment robuste pour se relever. À nous de refuser de nous abandonner aux outrances, qu'il s'agisse de l'uniformité nihiliste, du culte exacerbé de la différence, du mondialisme, du repli sur soi, du modernisme échevelé ou du traditionalisme le plus étroit. Nous devons trouver un lieu de rencontre et d'harmonisation, un point d'équilibre entre des exigences contradictoires.